

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION,

Prononcé par M. l'abbé Dupanloup, vicaire-général de Paris, à la distribution des prix du petit séminaire.

SUITE ET FIN.

« Ce discours vous étonne peut-être, mes chers enfans ; et, accoutumés seulement à notre tendresse, vous êtes surpris de nous entendre en ce jour révéler devant vos parens le secret, le mystère de notre respect pour vous. Je ne retire aucune de mes paroles ; et, dans un sens, vous êtes dignes de leur respect comme du nôtre : ils le savent, et voilà pourquoi ils vous ont placés sous l'aile de la religion, et entourés de soins si tendres.

« Oui, audessus des prérogatives naturelles à cet âge, il y a dans l'enfant quelque chose de plus haut encore et de plus divin, qui doit être l'inspiration profonde et la lumière de notre dévouement.

« Ces grâces naïves sont les reflets de la grâce divine elle-même ; et, si son éducation doit remonter si haut, c'est que, créature sublime, il porte dans le fond de sa nature, dans l'élévation, la puissance et l'harmonie de ses facultés, l'image et la ressemblance de Dieu même.

« Cet humble enfant est destiné à un double royaume. S'il porte dignement le sceptre de sa royauté sur la terre, le royaume des cieux lui sera donné quelque jour ; et si, quoique abaissé au-dessous des anges ici-bas, on lui en donne quelquefois le nom, c'est que Dieu lui prodigue, comme à l'ange, la vie, l'intelligence et l'amour, et avec cette céleste nature, toutes les riches facultés, tous les dons innombrables, tous les attributs merveilleux qui naissent et découlent de sa fécondité.

« Ce qu'il ne faut pas oublier ici, c'est que ces facultés vives demandent à germer et à croître, et sollicitent d'elles-mêmes le développement et la culture.

« Vie, intelligence et amour ; esprit, talent, génie ; bon sens, bon goût ; volonté, caractère, conscience ; lettres, science, arts, industrie même ; religion, morale, vérité, vertu : toutes ces grandes et divines choses de l'humanité sont sans lumière et sans nom dans un enfant, et demeureront enfouies dans les profondeurs de sa nature, si on n'a pris soin de les étudier et de les cultiver religieusement.

« Donc, ouvrir son intelligence, orner sa mémoire, former en lui la pensée de la parole, féconder son imagination, polir son goût, exercer son jugement, c'est le devoir de l'éducation intellectuelle.

« Purifier et ennoblir ses sentimens, affermir sa raison, presser sa volonté, éclairer sa foi, former sa conscience, son caractère et son cœur, c'est le devoir de l'éducation morale et religieuse.

« Conserver la force de l'enfant, veiller sur sa vie, aider sa constitution physique à se fortifier en se développant, fuir en sorte que ses membres soient toujours souples et vigoureux, qu'un sang généreux et pur circule dans ses regards, ne s'abrutisse et ne s'éteigne jamais ; que cet aimable coloris, ce charme inexprimable qui embellit le front de l'enfance vertueuse, ce je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, ne disparaisse jamais sous de tristes nuages : c'est le devoir de l'éducation physique et aussi de l'éducation religieuse. On l'a dit ; la Religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre. Nous le dirons aussi : la vertu est le baume divin qui conserve la vie et la fraîcheur de l'enfant.

« Mères vertueuses ! vous vous félicitez, j'espère, en ce jour, d'avoir demandé à la Religion pour vos enfans les premières leçons de la vertu, et d'avoir mis de bonne heure dans son sein maternel leur innocence à l'abri.

« Quand, au moment de leur triomphe, vous entendrez ces voix innocentes et pleines de vie, vous redirez les témoignages de leur amour ; quand vous verrez ces fronts radieux, ces sourires pleins d'espérance ; quand vous déposerez sur leurs lèvres la douce expression de votre tendresse, ne craignez pas : vous y respirerez les parfums de la vertu.

Dans la suite de ce discours, M. Dupanloup traite une grande question, la plus importante, sans contredit, au point de vue social : Tous les enfans doivent-ils être élevés de la même manière ? S'il y a diverses éducations, quelles en sont les lois et les limites ?

« Il doit y avoir des éducations variées, comme il y a des vocations diverses. Il serait aussi indigne de vouloir faire descendre toutes les intelligences au même niveau, qu'absurde de vouloir les élever toutes à la même hauteur. La même étendue dans l'esprit, et je ne crains pas de le dire, la même perfection dans la vertu n'est pas requise de tous ; mais tous, sans exception, l'ouvrier, l'enfant du peuple, l'homme des champs, par cela même,

et par cela seul qu'ils sont chrétiens, ont un droit impérieux à recevoir une éducation qui les fasse jouir du développement et de la force de leurs facultés dans le degré convenable.

« Et voilà pourquoi l'Église, s'est toujours dévouée, avec un soin religieux, à l'éducation populaire. La première elle l'a essayée dans le monde, et seule encore elle l'a fait avec succès.

« Les instituteurs qu'elle envoie aux peuples sont les apôtres de la vertu, les consolations des affligés, les pères des pauvres. C'est à eux, et à eux seuls, qu'il est encore donné, au milieu du redoutable malaise des classes populaires, de prêcher, avec vérité et avec fruit, aux pauvres la patience et le travail ; aux ouvriers fatigués de la chaleur du jour, la résignation et l'espérance ; aux peuples, l'obéissance et le respect ; à tous les hommes, qu'ils sont frères et ne doivent jamais se refuser les uns aux autres la vérité, la charité et la justice.

« Mais, s'il y a une éducation commune, il y a aussi et il doit y avoir une haute éducation. Elle est la gloire et le couronnement de l'humanité : c'est l'ordre de la providence ; c'est la loi de la nation...

« C'a été de nos jours une chose étrange : les intérêts matériels ont acquis parmi nous assez de puissance, et se sont crus, un moment du moins, assez forts pour contester la nécessité de cette haute éducation des intelligences.

« Comme si les hautes vertus morales et religieuses qui protègent et font fleurir les mœurs ; comme si les connaissances générales, qui étendent et fortifient l'esprit, n'aidaient pas par là même à perfectionner les connaissances les plus matérielles et les plus positives ;

« Comme si, substituer à la haute éducation intellectuelle un enseignement uniquement professionnel, n'était pas condamner la société à ne plus marcher que dans les voies étroites d'un instinct sans progrès véritable ;

« Comme si ces humanités contre lesquelles on s'est récrié, avec plus ou moins de bonne foi et de zèle, n'étaient pas simplement le perfectionnement de la raison et du langage, par l'étude des plus beaux sentimens de la pensée et de la parole humaine ;

« Comme si l'étude sérieuse et approfondie, l'étude intelligente des trois langues et des trois grandes littératures, grecque, latine et française, ne plaçaient pas à l'école des philosophes les plus profonds, des poètes les plus heureusement inspirés, des moralistes les plus sages, des historiens les plus graves !

« Quoiqu'on en ait dit, il n'en demeure pas moins vrai que la littérature, l'histoire, l'éloquence et la philosophie sont filles des humanités et reines du monde ; et qu'à très-peu d'exceptions près, ce sont les littérateurs, les historiens, les orateurs et les philosophes qui exercent dans leur siècle et dans leur pays une influence directrice, profonde et universelle.

« Quel serait d'ailleurs le terrain commun sur lequel se rencontreraient toutes ces hautes intelligences, appelées d'une manière ou d'une autre par la Providence à servir leur pays, à aider leurs semblables ? Ne faut-il pas que tous ces hommes se retrouvent et s'entendent à une certaine hauteur ? Ne faut-il pas que toutes les sommités sociales — et ici nous parlons aussi bien des sommités industrielles, commerciales et militaires, que de la magistrature et du sacerdoce, que des instituteurs de la jeunesse et des législateurs des peuples, — ne faut-il pas que tous aient reçu une éducation assez forte, une éducation assez haute pour qu'elle les rapproche tous les uns des autres, dans ces régions supérieures où il convient à l'honneur, et nous l'ajoutons, à la félicité du genre humain, que ceux qui sont les chefs et les fils aînés des nations se rencontrent et s'expliquent sur les intérêts généraux de l'humanité ? »

A côté de l'éducation commune, de l'éducation professionnelle et de la haute éducation, et audessus d'elles, dans un ordre plus élevé, se place l'éducation sacerdotale, la plus sublime, sans contredit, et la plus nécessaire non-seulement pour le salut éternel des âmes, mais encore pour la tranquillité et la prospérité temporelle du peuple.

« L'état qui commande le plus entier oubli de soi : l'état où l'on cesse d'être fidèle dès qu'on cesse de s'oublier soi-même et de se dévouer, où l'on peut craindre que les saintes affections de la nature n'affaiblissent le dévouement au devoir ; le Sacerdoce, en un mot, exige évidemment une vertu plus généreuse, et peut-être aussi, une intelligence plus haute, que ces états où, par là même qu'il est permis de travailler pour les siens, c'est un devoir de le faire : et voilà pourquoi la Religion réclame dès le jeune âge